Exemple de création hagiographique dans le théâtre dannunzian : origines de sainte Alétis, "personnage secondaire" de *La Pisanelle*

Dr. Katherine Rondou

Université Libre de Bruxelles
Haute Ecole Provinciale de Hainaut - Condorcet

Abstract: In un'opera del 1913, La Pisanelle, Gabriele D'Annunzio descrive un'oscura santa d'Assisi, Alétis, la cui vità vagabonda e la cui povertà ricordano l'ideale francescano, avrebbe il potere di porre termine alla siccità, di proteggere le raccolte e di purificare il cuore degli uomini. Una ricerca minuziosa dimostra tuttavia che il personaggio, che dovrebbe appartenere alla cultura religiosa dei protagonisti ciprioti, fu creato dal drammaturgo italiano, sulla base del greco antico.

Mots-clés : Gabriele D'Annunzio, théâtre francophone, créations langagières, littérature du début du XX^e siècle

Des liens privilégiés unissent Gabriele D'Annunzio à la France, la "seconda patria" où le célèbre décadent s'établit entre 1910 et 1915, tantôt à Paris, tantôt à Arcachon. Son idiome et sa culture l'imprèneront à tel point, que le dramaturge rédigea deux pièces¹ dans la langue de Molière, *Le martyr de saint Sébastien* (1911) et *La Pisanelle* (1913). De très nombreuses études ont analysé cet aspect de l'art dannunzian, aussi bien les œuvres de 1911 et 1913 que, de manière générale, l'impact de la langue et de la littérature françaises sur le style et le lexique de l'auteur². Nous n'y reviendrons pas. Une voie déviée nous amène cependant à nous pencher sur le vocabulaire dannunzian, plus particulièrement sur le nom d'un personnage de *La Pisanelle*: sainte Alétis. Nous désirons préciser son identité exacte, contribution certes ponctuelle à l'exégèse du drame, mais non moins nécessaire. Il semblerait cependant que l'origine de la sainte réside dans l'étymologie et non l'hagiographie.

La Pisanelle, aujourd'hui peu connue en dehors des cercles italianistes, met en scène les amours imaginaires du roi adolescent Hugues II de Chypre, dit Huguet (1253-1267)³ et d'une célèbre courtisane italienne, Cateline de Pise, personnage inspiré, selon Bruno Lavagnini, de la maîtresse de Pierre I de Lusignan⁴. La jeune femme débarque au port de Famagoste, parmi les prises de guerre de l'armée chypriote. En la découvrant, Sire Huguet se persuade qu'il s'agit de la béate Alétis, une sainte protectrice dont le peuple affamé attend le retour avec ferveur. Il confie Cateline, qui le fascine, à un couvent de clarisses. Le Prince de Tyr, l'oncle du roi, a cependant reconnu l'Italienne et désire qu'elle rejoigne sa suite de courtisanes. Il fait irruption dans le monastère, afin de l'enlever, mais le roi intervient et le tue. Cateline s'installe à la cour et s'attire l'inimitié de la reine mère. Redoute sa mauvaise influence sur son fils, elle organise l'assassinat de la Pisanelle. A peine, donc, peut-on qualifier de secondaire le personnage largement périphérique d'Alétis, qui n'apparaît jamais sur scène, mais appartient à la culture religieuse des protagonistes. En témoignage, entre autres, l'intervention de l'évêque de Famagoste, lors du banquet qui ouvre la pièce :

L'EVEQUE LATIN DE FAMAGOSTE
Il est prédit, mon Roy,
Qu'une Sainte nouvelle
Va venir d'Occident
Combattre les fléaux,
Plus grande que la mère
De Constantin.⁵

Dans la même scène, deux répliques du roi précisent les contours du personnage :

SIRE HUGUET
C'est elle,
Frère Léon, c'est elle :

Alétis, Alétis,
La sœur de Pauvreté,
La sainte Vagabonde,
Qui vient à notre Eglise!
Avez-vous entendu ?
Elle vient d'outremer,
Elle vient d'Occident,
Elle vient de là-bas,
De l'olivier d'Assise.⁶

SIRE HUGUET
Elle est venue à l'aide.
Elle apporte le blé.
Elle apporte la pluie.
Elle abreuve les champs.
Elle remplit les citernes.
Elle rouvre les sources.
Elle épand la rosée.
Elle chasse les fièvres.
Elle assainit les vents.
Elle franchit les mers.
Elle rompt la rapine.
Elle tronque la fraude.
Elle abat l'Ennemie.
Elle ôte nos souffrances,
Elle prend nos péchés
Et nous fait l'âme neuve.⁷

Sainte d'Assise dont la vie vagabonde et la pauvreté rappellent l'idéal franciscain⁸, Alétis aurait, selon les Chypriotes, le pouvoir de mettre un terme à la sécheresse, de protéger les récoltes et de purifier le cœur des hommes.

Aucun des dictionnaires hagiographiques consultés, pas plus que l'étude de Delehaye sur les saints de Chypre⁹ et la reconstitution par Bruno Lavagnini¹⁰ des sources érudites de *La Pisanelle*, ne mentionne cependant une Alétis dont le parcours corresponde à notre personnage. Certes, "l'ancien français" du *Jeu* nous invite à prendre en considération d'éventuelles variations graphiques, mais ni sainte Aaleth, la mère de Bernard de Clairvaux¹¹, ni saint Alèthe, l'évêque de Cahors¹², ni les Adélaïdes¹³ du calendrier ne correspondent à la sainte de D'Annunzio.

Nous avons également trouvé trace d'une Alétis dans la mythologie gréco-romaine¹⁴, où elle porte aussi le nom d'Erigone. Ce prénom désigne trois héroïnes : (1) l'enfant d'Egiste et de Clytemnestre; (2) la fille de Thémis, personnification de la justice divine (nos sources se contentent de préciser les origines familiales de ces dernières, sans rapporter aucune légende ou anecdote à leur propos); et (3) l'amante de Dionysos. Fille de l'Athénien Icaros, cette troisième Erigone se pend à la mort de son père, assassiné par ses concitoyens. Afin de venger la jeune fille, Dionysos rend folles les Athéniennes qui, à leur tour, se suicident. Terrorisée, la population d'Athènes consulte la Pythie, qui lui révèle la cause de la fureur divine. La ville organise alors une célébration en l'honneur de la jeune fille, qui apaise la colère de Dionysos. Erigone se métamorphose et rejoint la constellation de la Vierge¹⁵. Pas plus que les saintes de l'hagiographie, les Erigones mythologiques ne semblent donc compatibles avec l'Alétis dannunzienne. Des conclusions confirmées par une allusion au chant d'Erigone dans le second drame dannunzien en langue française, *Le martyre de saint Sébastien*. La pièce retrace le martyre du soldat romain converti au christianisme. A la fin de la deuxième mention, lorsque Mariamme Magdalâwit¹⁶ dévoile le Saint Suaire à la foule, manifestant ainsi le triomphe du christianisme sur le paganisme, les didascalies précisent :

Ce n'est plus le chant d'Erigone, la mélodie de la Vierge fille d'Icare "qui volait parmi les étoiles du lion, portant son Epi d'or et ses larmes". C'est le chant ineffable de la Vierge sans tache, de la Tige de Jessé, de la Mère du Sauveur.¹⁷

La disparition de l'hymne païen au profit du cantique de Marie, au moment précis où la religion chrétienne supplante la religion païenne, détache par conséquent Erigone de toute connotation chrétienne.

En réalité, nous pensons que le dramaturge italien a élaboré son personnage de toutes pièces, sur la base du grec ancien. Durant l'acte II de *La Pisanelle*, la courtisane Cateline de Pise, faussement identifiée à Alétis, se retire dans un couvent. L'hésitation de sœur Bédouine quant au nom à donner à la sainte, et la réponse de sœur Ancille qui, après avoir établi une équivalence entre le latin *Vagabonde* et le grec *Alétis*, glose sur la polysémie du seul terme grec, nous invite, en effet, à approfondir cette piste.

SŒUR BEDOUINE
O sœur Ancille, vous
qui êtes quelque peu
clerc, dites : or comment
devons-nous l'appeler ?
la béate Alétis ou la béate
Vagabonde ?

SŒUR ANCILLE
Alétis pour les Griffons¹⁸,
pour nous autres Latins
Vagabonde. En son nom
grec il y a l'erreur,
la farine, la pierre
meulière et la franchise,
au gré de l'écriture.¹⁹

Le grec²⁰ propose : ἀλάτις (alátès), la mendiante, la vagabonde; ἀλήτων (alèton), la farine; et l'expression ὄνος ἀλήτις (ónos alétès) pour la pierre meulière. Le double sens, dans la langue française, du terme *franchise* permet d'envisager ἀλήθεια (alêtheia), la vérité, et –avec une inversion de consonnes "au gré de l'écriture"– ἀτέλεια (atéleia), l'exonération d'impôts. Nous avons examiné deux interprétations pour le terme *erreur*, basées respectivement sur le grec et le français. D'une part, le contexte religieux favorise l'amalgame erreur/péché –ἀλείτις (alêitis), la pécheresse : on retrouve la courtisane de Pise; d'autre part, l'ancienne langue française²¹ accepte pour le terme *erreur*, en plus de sa signification contemporaine, le sens de *voyage*... ce qui nous ramène à la sainte Vagabonde.

Reste bien entendu l'éventualité d'une source que nous ne serions pas parvenue à identifier. D'Annunzio menait des recherches approfondies afin de se constituer une riche documentation, s'appuyant non seulement sur ses propres ouvrages (le *Vittoriale*, sa dernière demeure aujourd'hui reconvertie en musée, ne compte pas moins de trente mille volumes²²), mais aussi sur les collections de nombreuses bibliothèques²³.

Notre théorie se voit néanmoins renforcée par le goût philologique en vogue dans les milieux intellectuels français et italiens de l'époque, particulièrement développé chez D'Annunzio.

C'est surtout à partir des *Laudi*²⁴, de certaines pièces historiques comme *Francesca da Rimini*²⁵ et la *Nave*²⁶ que [D'Annunzio] s'abandonnera sans retenue à sa passion pour les archaïsmes, les mots techniques, les latinismes, les hellénismes, à ce qu'il appellera lui-même son démon philologique.²⁷

Guy Tosi²⁸ et Alfredo Schiaffini²⁹ ont également démontré l'intérêt fondamental du décadent pour la valeur plastique et musicale du langage, pour la fonction évocatrice des mots.

Au sein d'une telle démarche créatrice, nous sommes donc en droit de postuler l'élaboration d'un personnage sur une base purement onomastique. Sous la plume de D'Annunzio, Alétis devient, fidèle à son nom, une sainte franciscaine, protectrice des moissons et de l'innocence du peuple.

Notes

[1] D'Annunzio a déjà réalisé une première incursion dans la langue française en 1896, avec une série de douze sonnets, les *Sonnets cisalpins* (Giovanni GULLACE, "The French Plays", dans : *Gabriele D'Annunzio in France, a Study in Cultural Relations*, Syracuse-New York, Syracuse University Press, 1966, p.84). *Le Chèvrefeuille* fut considéré, à tort, comme une réalisation française : initialement écrite en italien, la pièce est traduite en français par Casa-Fuerte et publiée sans mention du traducteur, d'où la confusion de la critique (Giovanni GULLACE, op. cit., p.95).

[2] Maria Rosa CHIAPPARO, "*Le martyre de saint Sébastien* : une expérience d'écriture française de Gabriele D'Annunzio", dans : Jean-Pierre CASTELLANI, Maria-Rosa CHIAPPARO et Daniel LEUWERS, *La langue de l'autre ou la double identité de l'écriture, Actes du colloque international de Tours des 9-11 décembre 1999*, Tours, Université François Rabelais, 2001, p.67-p.84; Giovanni GULLACE, op. cit., p.83-p.97; Dominique LORMIER, *Gabriele D'Annunzio en France, 1910-1915*, Biarritz, J. et D. éditions, 1997; Guy TOSI, "D'Annunzio et la France", dans : *L'Arte di Gabriele D'Annunzio*, Milan, Arnoldo Mondadori editore, 1968, p.421-p.435; Guy TOSI, "D'Annunzio et le symbolisme français", dans : Emilio MARIANO, *D'Annunzio e il simbolismo europeo*, Milan, Il Saggiatore, 1976, p.223-p.282; Guy TOSI, "Influences françaises sur la langue et le style de D'Annunzio : de l'Isotteo au *Piacere*", dans : *Rivista di letteratura moderna e comparate*, mars 1978, V.31, fasc.1, p.22-p.53; Rosalba GASPARRO, "Il sangue e la rosa, tre pièces francesi di Gabriele d'Annunzio", dans : *Bérénice*, décembre 1989-juillet 1990, V.12, p.281-p.291...

[3] Bruno LAVAGNINI, *Alle fonti della Pisanella, ovvero D'Annunzio e la Grecia moderna*, Palerme, Palumbo editore, 1942, p.90.

[4] Bruno LAVAGNINI, *Alle fonti della Pisanella* cit., p.113.

[5] Gabriele D'ANNUNZIO, *La Pisanella, ou le jeu de la rose et de la mort*, dans : *Tutto il "teatro" di Gabriele D'Annunzio*, édition établie par E. BIANCHETTI, Milan, Arnoldo Mondadori editore, 1949 (1913), V.2, p.605-p.606.

[6] Gabriele D'ANNUNZIO, op. cit., p.651.

[7] Gabriele D'ANNUNZIO, op. cit., p.711.

[8] Plusieurs études ont démontré le grand intérêt de D'Annunzio pour le "Poverello" et sa doctrine, le lecteur peut se référer, entre autres, à l'ouvrage d'Arnaldo Fortini et à sa bibliographie (Arnaldo FORTINI, *D'Annunzio e il francescanismo*, Assise, Edizioni Assisi, 1963).

[9] H. DELEHAYE, "Saints de Chypre", dans : *Analecta Bollandiana*, 1907, V.26, p.161-p.301.

[10] Bruno LAVAGNINI, *Alle fonti della Pisanella, ovvero D'Annunzio e la Grecia moderna*, Palerme, Palumbo editore, 1942.

[11] Sainte Aaleth chez Voragine (Jacques de VORAGINE, *La légende dorée*, édition établie par Alain NOUREAU et al., Paris, Gallimard, 2004, p.657), sainte Alèthe chez Baudot et Chaussin (BAUDOT et CHAUSSIN, "Sainte Alèthe", dans : *Vie des Saints et des Bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes*, Paris, Letouzey et Ané, 1949, V.4, p.82), Aleta, Aletta, Aalaide, Alaide ou encore Elisabetta dans la *Bibliotheca Sanctorum* (*Bibliotheca sanctorum*, Rome, Istituto Giovanni XXIII, 1961, V.1, p.825-p.826).

[12] Saint Alèthe dans la *Vie des Saints et des Bienheureux* (BAUDOT et CHAUSSIN, op. cit., V.7, p.247); Aletto, Alezio, Alito, Alethus, Alethius, Alithius, Alithe dans la *Bibliotheca Sanctorum* (*Bibliotheca sanctorum* cit., V.1, p.824-p.825).

[13] La *Bibliotheca hagiographica latina* propose deux autres graphies pour Adélaïde : Adelheidis et Aleidis (*Bibliotheca hagiographica latina*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1949, V.1, p.12); la *Bibliotheca sanctorum* ajoute Aleide, Aleydis et Alix (*Bibliotheca sanctorum* cit., V.1, p.756-p.757). Mais ni l'impératrice du X^e siècle, ni sainte Adélaïde de Gueldre (morte en 1015), ni la cistercienne de la Cambre (morte en 1250) ne permettent un rapprochement avec notre sainte Alétis.

[14] Pierre GRIMAL, "Erigoné", dans : *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951, p.145-p.146; W. H. ROSCHER, "Erigone", dans : *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig, Druck und Verlag von B. G. Teubner, 1884-1890, V.1, p.1309.

- [15] Pierre GRIMAL, op. cit., p.145-p.146
- [16] Ce personnage correspond, malgré l'incompatibilité chronologique (saint Sébastien aurait vécu au III^e siècle, alors que Marie de Magdala est une contemporaine du Christ), à Marie-Madeleine, qui, dans la pièce de D'Annunzio, se voit confier le Saint Suaire.
- [17] Gabriele D'ANNUNZIO, "Le martyr de saint Sébastien", dans : *Tutto il "teatro" di Gabriele D'Annunzio* cit., V.2, p.529.
- [18] D'Annunzio désigne régulièrement les Grecs par cette appellation dans *La Pisanelle*.
- [19] Gabriele D'ANNUNZIO, *La Pisanelle* cit., p.720-p.721.
- [20] Henry George LIDDELL et al., *Greek-English Lexicon*, Oxford, Clarendon Press, 1968.
- [21] Edmond HUGUET, "Erreur", dans : *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*, Paris, Didier, 1946, V.3, p.574-p.575; Frédéric GODEFROY, "Erreur", dans : *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, Nendeln, Kraus Reprint, 1969, V.3, p.332.
- [22] Annamaria ANDREOLI, *I libri segreti, le biblioteche di Gabriele D'Annunzio*, Rome, Edizioni de Luca, 1993, p.27.
- [23] Annamaria ANDREOLI, op. cit., p.25-p.26.
- [24] *Maia* date de 1903.
- [25] 1901.
- [26] 1908.
- [27] Guy TOSI, "Influences françaises sur la langue et le style de D'Annunzio" cit., p.29.
- [28] Guy TOSI, "Influences françaises sur la langue et le style de D'Annunzio" cit., p.25.
- [29] Alfredo SCHIAFFINI, "Arte e linguaggio di Gabriele D'Annunzio", dans : *L'Arte di Gabriele D'Annunzio*, Milan, Arnoldo Mondadori editore, 1968, p.697-p.738.